

BRUXELLES PATRIMOINES



Numéro spécial
Journées du Patrimoine
Septembre 2019 | N°031

Dossier **UN LIEU POUR L'ART**

DOSSIER

D'ÉCRIRE LA VILLE SUR LES CHEMINS D'OMBRE ET DE LUMIÈRE (récit)

MARC MEGANCK
ÉCRIVAIN



Marc Meganck nous emmène en promenade à travers Bruxelles, au fil de ses lieux de mémoire personnels. Joli prolongement du texte précédent, ce récit nous conduit sur les traces du romancier, et non celles de l'historien. Son périple qui sillonne quartiers, estaminets, brasseries et boutiques nous montre la capitale à travers son regard. Il nous plonge dans son processus d'écriture et nous livre quelques notes marginales qui viennent agrémenter ses écrits sur Bruxelles. C'est un témoignage très introspectif, mais le tableau de la ville qui en résulte sera éminemment reconnaissable par chacun.

À Yves Lambert

De tout en bas jusque tout en haut ou presque, j'ai parcouru et je parcours encore chaque jour Bruxelles à pied avec mon sac en bandoulière, avec mes carnets et mes feutres achetés chez *Nias*, chaussée de Charleroi, près de la place Stéphanie. Je m'arrête ici et là, dans mes bistrotts préférés, mes repères urbains, le temps d'écrire une nouvelle, un chapitre de roman, de relire un article, le temps de capter quelques bribes de conversation, de m'imprégner du décor, d'attraper les heures qui s'en vont. Un rituel implacable, une curieuse manie d'écrire Bruxelles, cette capitale belle ou laide selon mes humeurs, ce moteur de création ou ce vecteur de page blanche selon l'intensité du moment. Mes itinéraires et leurs variantes, mes chemins d'écriture. De mes origines familiales aux rencontres fortuites, de la recherche de sens aux amis disparus. Les lieux que je traverse se confondent avec mes états d'âme, mon ressenti avec mes paysages sensibles. Du bas vers le haut de la ville, de la nostalgie des débuts précaires aux doutes grandissants de la route qui continue – jusqu'où ?



La cité de logements sociaux du Rempart des Moines / rue du Grand Serment, Bruxelles (barres de logements) (A. de Ville de Goyet, 2019 © Urban.brussels).

« BLOC 2 »

Tout en bas d'abord... Il y a trente ans, il n'y avait pas grand monde qui s'aventurait dans le quartier compris entre la place Saint-Géry et la rue du Rempart des Moines. Là-bas, tout au bout, il y avait les tours – on disait les « blocs » dans notre famille. Cinq barres de logements sociaux qui avaient été syno-

nyme d'espoir à l'époque de leur construction, dans les années 1960. Mais, au fil des décennies, cet ensemble créé par le Foyer Bruxellois s'était délabré, à un point extrême. Les façades étaient devenues lépreuses. La saleté avait gagné les halls d'entrée, les communs, les plaines de jeux et sans doute une partie des consciences. Une odeur d'urine tenace régnait



La rue Antoine Dansaert, Bruxelles (A. de Ville de Goyet, 2019 © Urban.brussels).

dans les cages d'escalier où il n'était pas rare de tomber sur des types étalés sur un palier, récupérant de je ne sais quelle déchéance. La violence était partout palpable, attisée par des bandes qui faisaient le guet au pied des immeubles. Mes grands-parents maternels vivaient au deuxième étage du « Bloc 2 ». Ils avaient été les premiers locataires de cet appartement trois chambres, ils l'avaient connu neuf, étincelant, ce qu'ils répétaient souvent, les yeux pétillants, comme on martèle qu'on est « chez soi ». Il valait mieux éviter de prendre l'ascenseur qui tombait régulièrement en panne. Les appartements n'étaient pas insonorisés. On entendait tout de la vie et des misères des voisins, au-dessus, en dessous, à côté, du séjour aux chambres, en passant par la salle de bain et les toilettes. Pas de double vitrage – de la buée sur les carreaux en hiver, la rumeur plaintive de la cité sociale derrière les rideaux toute l'année. Véritables brocantes à ciel ouvert, les petits balcons servaient de débarras ou de remises pour les poubelles. La démolition de ces blocs avait été annoncée à maintes reprises, pour des raisons de salubrité publique. Mais plus personne n'y croyait. Mes

grands-parents avaient été les premiers à refuser cette idée – ils n'assisteraient d'ailleurs jamais à la destruction de leur logement, pour d'autres raisons. Quand la place Saint-Géry et le premier tronçon de la rue Antoine Dansaert étaient devenus à la mode, certains de mes amis disaient : « Waw ! Tes grands-parents habitent le quartier Dansaert ! » Si on voulait... Ce n'était pas aussi simple à expliquer. Je baissais les yeux. J'esquivais, avec des raccourcis : « Oui, ils vivent là-bas ». Aujourd'hui, un profond sentiment de honte m'envahit quand je repense à cette dénégation, à ce refus de ma condition. La gentrification entre la Bourse et le canal s'était opérée sur l'axe Dansaert et, en parallèle, rue de Flandre et dans le quartier Sainte-Catherine. La zone située au sud-ouest de la rue Antoine Dansaert restait problématique, notamment en raison de la présence des cinq immeubles-tours et du tissu urbain désastreux qu'elles impliquaient. Engoncés dans leur complet soviétique, les blocs brutalistes résistaient – entassement d'existences anonymes, espérant être logées le plus haut possible pour voir s'il y avait du soleil au-dessus

des nuages. Les « vieux Bruxellois » avaient peu à peu eu comme voisins des immigrés du monde entier. Alors, pour quelques décennies, les tours étaient devenues ce mélange de retraités en partance pour l'autre monde et de jeunes rêvant de s'extraitre de là au plus vite. Dans les années 1990, mes grands-parents ne se doutaient pas qu'à quelques encâblures, la place Saint-Géry revenait à la vie, au grand jour, et surtout à toutes les nuits, d'ivresse et d'insouciance, qu'elle s'entourait toujours plus de bars (*Mappa Mondo, Roi des Belges, Zebra, Bizon, Café Central...*), que le quartier tout entier était en train de changer.

Combien d'après-midi mornes passés dans l'appartement du « Bloc 2 » le samedi ou le dimanche pendant mon adolescence ? Mes mains se souviennent du contact de la toile cirée qui recouvrait la table de la salle à manger. Je sens encore l'odeur du café tiédasse. J'entends encore les bruits flatulents du thermos. Les visages des membres de la famille réunis autour de cette table s'effacent, les voix s'estompent. Gagné par l'ennui, il m'arrivait d'écarter les rideaux pour essayer de voir l'horizon, mais un grand bâtiment en briques jaunes – l'ancienne école communale N° 3 – barrait la vue de l'autre côté de la rue du Rempart des Moines. Quand le ciel était dégagé, il y avait une récompense, le soleil qui éclairait un bateau doré, un trois-mâts – un bateau pirate ? une goélette ? – qui semblait flotter au-dessus des toits. Un bateau ivre de vent et de lumière. Une vision onirique de voyage au long cours, loin des blocs, dans un ailleurs dont je ne soupçonnais pas l'existence. Ce n'est que bien plus tard que j'appris qu'il s'agissait de la girouette qui ornaient le lanternon de l'institut De Mot-Couvreur, à deux cents mètres, place du Nouveau Marché aux Grains...

Quand je quittais le « Bloc 2 » après avoir rendu visite à mes grands-parents, ils se plaçaient à la fenêtre du salon pour me dire au revoir d'un signe de la main. J'étais loin de me douter que ces gestes étaient comptés, qu'une période allait bientôt s'achever. Je me retournais cinq, dix fois et puis encore une dernière juste avant de tourner derrière le bloc suivant. Il y a longtemps qu'ils ne sont plus à la fenêtre. Les années ont fait leur travail de sappe. Mon grand-père a été emporté par des complications liées à la maladie d'Alzheimer. Ma grand-mère a été placée dans une maison de repos à Neder-Over-Heembeek, ce qui n'est pas facile à accepter : finir ses jours à Neder-Over-Heembeek, toponyme imprononçable, de l'autre côté du canal, là où il y a encore quelques parcelles constructibles, là où la ville peut encore grandir, se densifier. Les rares fois où je passe encore devant les tours de la rue du Rempart des Moines, je regarde toujours s'il n'y a pas de mouvement à la fenêtre de l'appartement, au deuxième étage du « Bloc 2 ». Rien. Plus de lumière, plus aucune silhouette familière. Les abords des immeubles ont changé eux aussi. Là où il y avait autrefois une esplanade et quelques arbres se dresse désormais une salle omnisport où les jeunes de la cité jouent au mini-foot ou au basket, comme j'ai pu le faire moi aussi, ailleurs, dans une autre contrée de mon existence. Je reste alors immobile, je les regarde jouer un moment, jusqu'à ce que je sente posés sur moi des regards désapprobateurs, genre : « Qu'est-ce qu'il veut celui-là ? » Alors je poursuis mon chemin dans la rue du Rempart des Moines, je me retourne cinq, dix fois et puis encore une dernière juste avant de tourner à gauche, en direction de la place du Jardin aux Fleurs. Le sujet refait souvent surface : les blocs seraient voués à la démolition. La disparition pro-



La girouette en forme de bateau de l'institut De Mot-Couvreur, place du Nouveau Marché aux Grains, Bruxelles (A. de Ville de Goyet, 2019 © Urban.brussels).

grammée d'une portion du paysage de ma jeunesse me serre la gorge, elle me secoue les tripes. Et, sans plus prêter attention à mes pas, je récite intérieurement ces quelques mots de Jacques Chessex : « Il y a en moi un poids de la douleur que rien, je le sais calmement, n'épuisera » (*L'Imparfait*, 1996).

.....
HORIZON

Tout était plat, la rue du Rempart des Moines, plus loin la place du Nouveau Marché aux Grains et la rue Antoine Dansaert. Je n'avais jamais pris conscience de ça à l'époque où j'allais rendre visite à mes grands-parents : cette topographie pourtant essentielle pour la compréhension de la ville. Je ne sais pas combien de gens réalisent à quel point le relief de Bruxelles est perceptible, les anciennes plaines alluviales, les pentes et les abrupts, les replats et les vallons, la façon dont les constructions se sont greffées à ce paysage, la manière dont les rues et les avenues s'en sont accommodées. Aux heures de pointe, les salariés dévalent ou gravissent les rues vers les gares et

les stations de métro, méprisant la réalité du terrain inscrite sous les pavés, sous l'asphalte...

Je pratique le plus souvent Bruxelles depuis la vallée vers les hauteurs. Parce que j'ai toujours travaillé dans le bas de la ville, d'abord près du canal, puis près de la gare du Nord, ensuite à mi-pente, au Mont des Arts. Porté par un sentiment d'évasion en fin de journée, je remonte à la surface après les heures égales, à la recherche d'air, de calme, de douceur. Je fuis le tourisme de masse, la cohue, les groupes de visiteurs attirés par le label Unesco. Même si, presque à chaque remontée, je ne peux m'empêcher de faire un détour pour « dire bonjour à la vieille », expression qui me vient quand je traverse la Grand-Place. Je m'arrête aussi dans certaines églises, pour en apprécier la quiétude, me mettre à l'abri des colonnes de touristes asiatiques, pour allumer une bougie, une lueur sans prière – je n'ai jamais adhéré à ce type de croyances –, mais toujours avec une pensée pour un proche. Le temps de reprendre mon souffle, de rassembler mes idées stimulées par la marche, avant de poursuivre mon



Panorama sur la ville depuis la place Poelaert [A. de Ville de Goyet, 2019 © Urban.brussels].

chemin, l'envie d'écrire allant crescendo. De la rue du Rempart des Moines à la porte de Namur, en passant par la rue Antoine Dansaert et la rue Auguste Orts, les rues de la Bourse et du Marché aux Herbes, la rue de la Madeleine, le Mont des Arts et la place Royale, et finir en apothéose rue de Namur, avant de basculer chaussée d'Ixelles, vers la vallée du Maelbeek. Variante : place Saint-Géry, place de la Bourse, rue du Midi, rue de l'Amigo, rue de la Violette et place Saint-Jean, place de la Vieille Halle aux Blés, rue de l'Escalier, boulevard de l'Empereur, rue de Rollebeek, rue des Minimes, rue Watteuu, rue Ernest Allard et une pause place Poelaert pour contempler la ville basse. Je me place en général près de la table d'orientation fixée au parapet – « Altitude : 62 mètres au-dessus du niveau de la mer à Ostende », peut-on y lire, ce qui confère une curieuse connota-

tion maritime au paysage. Je caresse le bas-relief en bronze comme s'il s'agissait d'un texte en braille d'où surgissent une série de monuments emblématiques. Je plisse les yeux. Je cherche dans le fouillis du bas de la ville où peuvent bien se trouver les blocs du Rempart des Moines, pour évaluer la distance qui me sépare de ces années-là, pour mesurer à quel point les immeubles-tours impriment leur marque dans la *sky-line*, la ligne panoramique. Je crois parfois apercevoir leurs toits plats dans l'imbroglio de constructions qui recouvrent la vallée de la Senne. Alors cette scène me vient, comme dans certains documentaires, lorsqu'on fait implorer une tour dans une banlieue, un gratte-ciel qui s'affaisse sur lui-même, avec une certaine grâce, dans un nuage de poussière, suivi d'un calme inquiétant. Je me dis que je dois traverser le canal, passer voir ma grand-mère

à Neder-Over-Heembeek, que je dois aller fouler la pelouse d'honneur du crématorium d'Uccle où est « répandu » mon grand-père. Pratiquer le grand-écart du nord au sud, en essayant tant bien que mal de faire abstraction des blocs plantés au cœur de Bruxelles. Me soucier de mes grands-parents, ça m'est venu sur le tard, comme si cette ville donnait le rythme, comme si elle imposait sa cadence cardiaque et désinvolte. Prendre le temps, se retourner cinq, dix, mille fois, pour comprendre d'où l'on vient, pour accepter que tout retour en arrière est impossible.

PARTIR

Ma mère, mes tantes et mon oncle ont tous quitté le Rempart des Moines. Pour partir loin. Pour ne plus voir les blocs, même pas



La table d'orientation en bronze de la place Poelaert (A. de Ville de Goyet, 2019 © Urban.brussels).

dans la *skyline*. Direction la banlieue, verte de préférence. Ça nous passe presque tous par la tête à un moment ou un autre : quitter Bruxelles. Pour tellement de raisons, le besoin d'air pur et de calme, le besoin d'espace, le changement de vie, de carrière... Or, c'est un fait, pour aimer cette ville il faut probablement la désertier, ou du moins prendre de la distance, se dire qu'on vient de là et espérer un effet boomerang. S'éloigner – quelques kilomètres, quelques années –, mettre un garde-fou entre la capitale et nous, une rambarde qui préserverait du vide d'émotions et des grandes déceptions. Mes parents ont fait ça quand j'avais six ans, quitter Bruxelles, s'installer à quelques kilomètres, vers le sud. Une maison au bord d'une chaussée qui menait à la capitale. J'ai subi ces années-là, je ne me suis jamais vraiment adapté à cette région, pourtant proche mais où je n'avais pas d'attaches. Je suis revenu après mes études, sans jamais avoir coupé les liens avec la ville – l'école puis l'université, mes amis, mes amours, les soirées, les retours en bus ou en scooter, à pied pendant des heures ou alors en stop. Je suis revenu, déterminé à faire de

Bruxelles « ma ville », parce que, d'une certaine manière, j'en avais été arraché. Alors j'ai fait le forcing pour aller à sa rencontre. J'ai marché en tous sens. J'ai observé, j'ai lu énormément. J'ai écrit sur Bruxelles, sans doute trop – des romans, des nouvelles, des polars, des récits, des essais, des articles –, jusqu'à voir la capitale systématiquement associée à mon patronyme, quelquefois sur des lèvres médisantes, dans les petits réseaux et les cercles fermés, dans une certaine presse. Je me demande souvent si la solution – si l'envie ? – était bien celle-là, écrire *dans* et *sur* cette ville, avec une telle frénésie. Parfois le projet de partir vient me chatouiller l'échine. Prendre la tangente. Oublier mes carnets noircis à force d'avoir marché du nord au sud, d'est en ouest. Oublier tous ces livres dédiés à Bruxelles. Renoncer à mes rituels d'écriture. Fuir tout ce qui me déplaît de plus en plus avec les années, avec l'âge. Le manque de vision et d'ambition de cette ville-région. Les expats surnuméraires et leur mépris de Bruxelles qui n'est bien souvent pour eux qu'une ville de passage dont ils feignent de s'accommoder le temps d'un contrat

lucratif. Les loyers excessifs et l'impossibilité d'acheter, cet « acte de propriété » que l'on nous impose, impérativement. Fuir ces conventions sociales et matérielles très bruxelloises, en fait très belges : « posséder », « acquérir » pour être socialement valorisé ou accepté, se construire une posture considérée par la meute et ne plus en changer – en somme, rassurer un microcosme sans envergure. Les murs de livres, les pages remplies, les traversées répétées de l'espace urbain ne peuvent rien contre ces pressions de la société. Partir ? Peut-être... Loin ? Qui sait ? Mais écrire, en toute liberté, sans contraintes, sans me figer dans un genre particulier, comme je marche chaque jour dans la ville, dévoyé solitaire sur mes chemins de traverse.

RETOUR

Un jour je suis donc revenu, avec des envies semblables à celle du héros de Balzac : Eugène de Rastignac, qui contemple Paris, les rives de la Seine, la colonne de la place Vendôme et le dôme des Invalides, avant de lancer ces mots grandioses : « À nous deux maintenant ! » (*Le Père Goriot*, 1835). Sauf, que moi, j'ai regardé pendant des heures la vallée de la Senne, depuis les hauteurs de la place Poelaert, j'ai contemplé ces autres repères visuels : la tour du Midi, l'église de Notre-Dame de la Chapelle, la flèche de l'hôtel de ville, plus loin les tours de bureaux du quartier Nord, la basilique de Koekelberg et l'Atomium. J'ai écrit pour faire surgir des images plus personnelles. J'ai capté les bruits de la ville, ses couleurs, ses odeurs, les lignes de fuite et les échappées belles. Mon œil de flâneur urbain s'est attardé sur les menus détails qui, assemblés, m'ont peu à peu offert une vision globale de Bruxelles, une vision en



Café Au Laboureur, rue de Flandre 108, Bruxelles (A. de Ville de Goyet, 2019 © Urban.brussels).

fait assez attrayante. Je me suis installé à Saint-Gilles, suffisamment haut pour respirer, suffisamment proche du centre-ville pour y descendre à la moindre occasion...

BOOMERANG

Les choses ont parfois une curieuse issue. À diverses périodes, j'ai été amené à revenir très régulièrement près des blocs du Rempart des Moines, alors que je croyais cette époque révolue. Le retour s'est fait progressivement, d'abord de l'autre côté de la rue Antoine Dansaert, dans les bars de la rue de Flandre. Au *Daringman* – « chez Martine » – pour l'apéro, pour des séances d'écriture, pour des nuits échevelées, parfois traversées par la silhouette du chanteur Arno, habitué parmi les autres, faisant un passage toujours assez bref,

le temps d'un verre ou deux, de quelques mots avec la patronne. Puis, sur le même trottoir, dans une ancienne boutique, minuscule, ce fut « le temps des éditeurs », d'abord *180° éditions* qui y avaient leurs bureaux, puis les éditions *Lamiroy* qui se targuaient d'y avoir fondé la plus petite librairie-galerie de la capitale. Un lieu de rendez-vous d'une liberté sans égal, des rencontres, des écrivains, d'autres éditeurs, des lecteurs, des fans de rock, de mots et de poésie urbaine. Des expos, des apéros improvisés... Rideau. L'endroit a finalement fermé ses portes. Devant la vitrine s'arrêtent désormais des badauds attirés par des bols et des assiettes d'inspiration orientale. Je n'ai pourtant pas perdu le contact avec la rue de Flandre. Sur le trottoir d'en face, au carrefour avec la rue Léon Lepage et la rue du Marché aux Porcs, j'ai poussé la

porte du *Laboureur*, véritable bar de quartier, hélas en passe de devenir définitivement trop à la mode, mais qui pour l'heure résiste dans son intégrité bistrotière brute et populaire. Un de mes lieux d'écriture également, mais de moins en moins praticable, en raison des connaissances que j'y croise, qui s'installent en face de moi pour entamer la conversation, faisant comme s'ils ne voyaient pas le carnet et le feutre posé sur la table. Tout se rejoint... C'est au *Laboureur* que mon père venait parfois se réfugier le temps d'une bière ou deux, le samedi ou le dimanche, pour s'évader de la morosité du « Bloc 2 », lorsqu'on rendait visite à mes grands-parents. Il y a quelques années, les aléas de la vie m'ont encore un peu plus rapproché des immeubles-tours du Rempart des Moines. En juin 2017, je dédicais des livres au *Boulevard du Polar* – « festival international

transmédia » – qui se tenait dans les anciens Ateliers Coppens, place du Nouveau Marché aux Grains. Coppens... le nom de famille de mes grands-parents maternels. Bien entendu, il n'y avait aucun lien avec le créateur et styliste Christophe Coppens, si ce n'est une sonorité troublante. Mais, tournoyant au-dessus de la place, il y avait la fameuse girouette dorée en forme de bateau que j'avais si souvent regardée depuis la cité sociale.

.....
PALIERS

Combien de kilomètres parcourus à travers Bruxelles ? Des centaines... J'ai pratiquement cessé de prendre les transports en commun pour marcher toujours plus, pour être en contact permanent avec le paysage urbain, les visions, les sons, les odeurs. Pour fuir le trop-plein des carlingues des trams et des rames de métro. Pour m'octroyer un maximum de moments libres sur mes chemins d'ombre et de lumière. Rien de tel que la marche pour découvrir la ville, pour la rencontrer, comme une personne à part entière, avec ses bons et ses mauvais côtés, ses atouts et ses failles, ses doutes et ses renoncements. Mon écriture fragmentaire – ma prédilection pour le texte court, la nouvelle, le récit – vient très certainement de ces « paliers », de ces haltes bistrotières en divers endroits de Bruxelles : *Booze 'n' Blues* (rue des Riches-Claires), *À l'Imaige Notre-Dame* (impasse des Cadeaux), *Cirio* (rue de la Bourse), *Au Bon Vieux Temps* (impasse Saint-Nicolas), *L'Archipel* (rue du Marché aux Poulets), *Bizon* (rue du Pont de la Carpe)... Voler du temps, voler de l'espace sur les pages blanches, une heure par-ci, quelques minutes par-là. Ce que mon écriture doit à Bruxelles est en grande partie résumé dans ces paliers, de décom-



Café Booze 'n' Blues, rue des Riches-Claires 20, 1000 Bruxelles (A. de Ville de Goyet, 2019 © Urban.brussels).

pression tout autant que d'impressions. Sans doute mes textes auraient-ils été très différents si j'avais eu devant moi des journées longues, entièrement dévolues aux mots, sans horaires imposés. Sans doute...

.....
RENCONTRES

La vraie rencontre avec la ville est d'abord celle avec les gens qui la peuplent, à commencer dans les bistrots de quartier. Yves Lambert était l'exemple parfait de ce qu'est une « connaissance de café », une véritable rencontre, sensible, enrichissante – et ce mot « amitié » que l'on n'osa jamais prononcer quand on était assis l'un en face de l'autre, parce qu'il n'était pas nécessaire de le dire, parce que le terme manquait tellement de pudeur. Sa grande carcasse, ses poumons encrassés par des décennies sous nicotine, son élégance indéniable malgré les années, malgré les déconvenues professionnelles et sentimentales. Dessinateur, graveur, lecteur... et buveur invétéré. Un électron libre dans la ville et surtout dans ce bar,

au *Supra Bailly*, à Ixelles, souvent seul à sa table, bougon, taciturne, le regard et les pensées loin de ce lieu. J'avais trouvé une table à côté de la sienne. Le courant était vite passé. Chacun dans notre bulle, qu'il était bien souvent le premier à faire éclater pour lancer un sujet de conversation. Un de ses passe-temps favoris était de regarder les nuages, de chercher des formes humaines ou animales dans le ciel ouateux – des paréidolies. De ses longs doigts d'artiste, il montrait à travers la fenêtre quelque cumulus qui passait lentement au-dessus du carrefour de la rue du Bailli et de la rue Simonis. Il y voyait toujours des bêtes féroces... qui restaient pour moi invisibles. À moitié breton, il avait vécu quelques années dans le Finistère, dans une maison en pierre du pays, aussi longue que basse, poisseuse à force d'être lavée à grande eau par les éléments. Il n'avait pas tenu longtemps là-bas. Selon lui, il n'y avait que des dingues dans ce patelin où la seule occupation était d'aller se rincer le gosier et les idées dans une taverne qui suintait le commérage et la frustration. Alors il était rentré à Bruxelles



La chaussée de Charleroi (A. de Ville de Goyet, 2019 © Urban.brussels).

et avait fait du « *Supra* » son camp de base.

J'ai appris le décès d'Yves alors que j'étais sur le littoral, pas dans son Finistère, mais à Wissant, sur la côte d'Opale, face à cette mer à laquelle il avait tourné le dos pour venir s'établir à Bruxelles. Au moment où je me posais tant de questions sur l'acte d'écrire dans les bistrotts, sur le sens réel de cette occupation pour le moins singulière. SMS la nuit, reçu

dans mes yeux endormis, dans mes idées confuses. Départ à l'aube vers les falaises du cap Blanc-Nez, une petite bouteille de cognac dans mon sac en bandoulière, pour trinquer à sa santé quand j'atteindrais le sommet. Je n'ai remis les pieds qu'une seule fois au *Supra Bailly* par la suite. L'absence d'Yves à sa table m'in-disposait. Impossible de m'installer encore dans la salle, sans espoir de voir sa grande carcasse apparaître à l'entrée du bistrot, avec

son éternel sac de courses qu'il faisait avant de venir boire sa bière. Impossible d'écrire seulement une ligne alors que sa voix ne résonnait plus en direction des pompes, alors que ses yeux ne cherchaient plus quelque paréidolie dans les nuages qui passaient au-dessus du carrefour Bailli-Simonis. Alors j'ai déserté le *Supra Bailly*, ce bar où j'ai pourtant écrit une dizaine de romans et de recueils de nouvelles, sur ces tables, parfois sous le regard taquin d'Yves qui, bien qu'il appréciait mes textes, attendait avec une impatience que je crois non feinte : « L'œuvre », comme il disait, le livre qui résumerait tout, qui me sortirait de là, qui dirait les choses essentielles, avec les mots justes, dépouillés. Et nos yeux, rendus joyeux et convivents par quelques verres, acquiesçaient.

Bruxelles, ses bistrotts, les rencontres... La ville ne se livre pas comme ça, il faut aller au contact de ses rues et de ses monuments, des gens et des sens qui l'habitent. Il faut découvrir sa structure complexe. Il faut parfois revenir sur ses pas et constater que rien n'est définitif. Non, rien n'est éternel dans cette capitale. Bruxelles est un cycle, un curieux recommencement qui avance et qui, de la sorte, nous fait nous-mêmes progresser. Le changement des enseignes, le remplacement des habitués et des loufiats des bistrotts de quartier nous disent tant de choses, des fragments, des petits riens qui font que le quotidien est riche de sens. La forme des nuages dessine le visage des disparus. Les grues, les chantiers, les trous béants et les trottoirs défaits sont là pour nous rappeler la récurrence des mutations. Chaque jour, la ville écrite dans les livres publiés ou dans les carnets perdus risque de faire disparaître la ville réelle. Je l'espère, et j'en ai même parfois l'intime conviction, pour un mieux.



Café La Belladone, rue Moris 17A, Saint-Gilles (© François-Xavier Descamps © Urban.brussels).

DROITES

Après les montées et les paliers, après les rencontres, il y a les droites, qui dessinent des îlots et des quartiers parfois très géométriques. La chaussée de Charleroi est l'une d'elles et même le principal axe de mon histoire personnelle avec Bruxelles. Parce que j'y ai vécu une quinzaine d'années, au n° 188, sous les combles. Les trams qui faisaient trembler la maison à chaque passage, la fureur des nuits mises à feu par les étudiants, les têtes hirsutes dépassant des Velux, les barbecues clandestins sur les toits plats, la musique qui venait d'on ne sait où. Le calme qui revenait le matin dans le grand intérieur d'îlot, à peine perturbé par les cloches de l'église de la Sainte-Trinité...

Il y a plusieurs jalons le long de la chaussée de Charleroi. À commencer par deux hôtels, qui appartiennent en fait à une seule et même enseigne. Le *Manos Stéphanie* est situé à hauteur du carrefour avec la rue Berckmans. Ce qui m'alerte à chaque passage, c'est l'odeur de la laverie qui occupe l'entresol de cette grande maison bruxelloise, en fait quasiment un hôtel de maître. L'odeur des draps fraîchement sortis de la machine à laver, une odeur chaude de linge propre, que je ne vois jamais mais que j'imagine d'un blanc étincelant. Le *Manos Premier* est situé un peu plus loin, sur le même trottoir, au milieu de la chaussée de Charleroi et de son faux-plat aussi usant qu'imperceptible. La façade entièrement recouverte de lierre rend uniformes les quatre maisons

jointives, formant un ensemble très reconnaissable dans le quartier. Au centre, une horloge ronde, comme éclairée de l'intérieur, me dit si je suis en retard ou en avance. Il y a aussi le magasin *Schleiper* (« fournitures pour les métiers d'art et les loisirs créatifs »), que j'évite pourtant – trop grand, trop fréquenté. Je lui préfère *Nias* où, lorsque l'envie et l'idée d'un nouveau livre se font pressantes, je vais acheter des carnets et des feutres que je place dans mon sac en bandoulière, jusqu'à ce que le moment propice pour écrire se fasse sentir – dans quel bistrot cette fois ? sur quel palier ? Passé le faux-plat, il y a la place Janson, en fait un carrefour, formé par la chaussée de Charleroi avec les rues Defacqz, Américaine et de la Victoire qui viennent s'y greffer en désordre.



La chaussée de Waterloo entre *Ma Campagne* et *La Bascule* (A. de Ville de Goyet, 2019 © Urban.brussels).

Il y avait plus de bars autrefois : le *Sisisi* (fermé), *L'Aqueduc* (fermé)... Il reste *Le Prétexte* et quelques snacks pitas-dürüms (« frites dedans ? », « salade, tout » ?). Il y avait aussi un cabinet de dentiste qui s'accordait bien au crissement des trams sur leurs rails, sans oublier *L'Orient Express* (plats asiatiques à emporter, espace-cuisine douteux, mais une tambouille qui retapait après les excès – disparu lui aussi). Autant de fermetures qui me rappellent combien le temps a passé, combien Bruxelles ne cesse de changer de visage. Il y a heureusement toujours une zone refuge à quelques foulées de la place Janson, un endroit où écrire, où se retrouver entre amis, entre amants, un bistrot où regarder simplement les trams 81 ou 97 qui lèchent quasiment les vitres : *La Belladone*, rue Moris, le plus beau bar de la capitale – point !

BASCULER

Et enfin, tout en haut, ou presque... Pour finir ? Après une pause-écriture à *La Belladone*, je quitte la chaussée de Charleroi au carrefour de *Ma Campagne*, pour continuer à gauche dans la chaussée de Waterloo, autre axe essentiel de mes déambulations dans Bruxelles. Il y a trois ans que je loue un appartement à l'entrée de l'avenue Molière, dans le quartier de *La Bascule*. Au sommet du faux-plat de la chaussée, là où elle oblique vers le bois de la Cambre. Je n'ai jamais aimé ce toponyme : *La Bascule*. Peut-être parce qu'il suggère trop d'hésitations, des mouvements en avant, en arrière, un va-et-vient incessant, une séquence obsédante, comme le tic-tac monotone de l'horloge qu'il y avait là-bas, dans la salle à manger de mes grands-parents, au Rempart des Moines. Un lieu-dit qui évite de

prendre parti. Sans doute le plus horrible carrefour du haut de la ville, à la limite entre Ixelles et Uccle. Beaucoup de commerces, des grandes surfaces, des enseignes internationales. Beaucoup de retraités, satisfaits de la multitude des vitrines et des achats potentiels. Une galerie commerçante dont la piètre enveloppe de béton rappelle vaguement l'architecture des tours du Rempart des Moines. Quelques bistrots aussi, des bars qui drainent une faune qui ne ressemble en rien à l'idée que l'on peut se faire de la population de ce quartier. Beaucoup d'ouvriers des pays de l'Est qui tuent les heures entre la fin du turbin et le début de la nuit, dans un vacarme assourdissant, entretenu par la bière et les alcools cuivrés. On n'est ni vraiment à Uccle ni vraiment à Ixelles, ni même dans quoi que ce soit de réel. Tout cela tient



Le quartier de *La Bascule* – carrefour chaussée de Waterloo / chaussée de Vleurgat (A. de Ville de Goyet, 2019 © Urban.brussels).

du mauvais rêve éveillé, d'un clip de pacotille tel ceux qui passent en boucle sur les écrans géants qui habillent les murs de ces bistrotts. Des commerces et des bars cradins-gues. Plus loin il y a pourtant l'avenue Louise et les étangs d'Ixelles. Plus loin il y a pourtant l'entrée du bois de la Cambre et *Les Brasseries Georges...* Même les communes les plus snobs ont besoin de croisements complexes et de zones détritiques, pour lâcher du lest, pour dire à leurs habitants qu'il ne s'agit là que d'espaces de transit où ils ne sont aucunement obligés de s'attarder, car un peu plus loin, à quelques encâblures, l'avenue Molière et ses rues perpendiculaires sont aérées, propres et convenues.

VERS LA LUMIÈRE ?

Il y a quelque chose de très particulier à considérer les deux principaux jalons de mon existence bruxelloise, les balises de mes trajets à travers la ville, de mes établissements successifs, locataire instable, jamais satisfait de ce que ces espaces proposaient pour une installation durable, que ce soit à Saint-Gilles ou à Ixelles. La limite – « le rempart »

– dans le bas de la ville. Le « mouvement de bascule » sur les hauteurs, cette finitude, une barrière qui peut rester fermée ou alors s'ouvrir vers tous les possibles. Bruxelles distille sa nostalgie sur les pages lignées de mes carnets. On pourrait dire une *saudade*, propre aux villes du sud, alors que la capitale est tellement au centre de l'espace européen, au centre nord-ouest pour être exact. On pourrait dire un *spleen*, pleinement littéraire, hérité d'un dix-neuvième siècle romanesque dont la consistance se délite. Or je suis là, arrivé très précisément à ce moment charnière de ma vie, sur les hauteurs de *La Bascule*, d'où tout peut dégringoler du jour au lendemain, par les grands axes et les droites, par palier, jusque tout en bas peut-être, jusqu'à me cogner encore une fois à la vue des tours du Rempart des Moines. Or je suis là, à ce moment de mon existence où tout peut basculer vers la lumière – le bonheur peut-être ? –, vers une forme de résilience, une réconciliation avec Bruxelles.

Writing the city On paths of light and shadow

Despite popular misconceptions to the contrary, Brussels is an ideal location in which to indulge in urban rambling. As he walks and writes, the author of this very personal story gradually makes the ever-busy capital his own. We follow him from the estates of the Rempart des Moines, in the lower part of town, to *La Bascule*, higher up, on the border between Ixelles and Uccle. As he progresses, a finely observed landscape emerges, in which the main preoccupations are a quest for origins, a fragile present, worries about the uncertain future, and the experience of encounter—not just with the city, but also, and above all, with its inhabitants. Writing while walking, it is a wandering that awakens the senses, sometimes making a 180° turn to see where we have come from and gauge the distance that separates us from bygone times. The essentially unvarying itinerary is punctuated by café pit-stops during which the writer lays aside his notebook in order to immerse himself in the surroundings, catch snippets of conversation, and then put pen to paper to bring a short story, novel, or whodunnit into being—or simply set down his impressions.

COLOPHON

COMITÉ DE RÉDACTION

Stéphane Demeter, Paula Dumont,
Murielle Lesecque, Griet Meyfroots,
Valérie Orban, Cecilia Paredes,
Brigitte Vander Bruggen

RÉDACTION FINALE EN FRANÇAIS

Stéphane Demeter

RÉDACTION FINALE EN NÉERLANDAIS

Paula Dumont et Griet Meyfroots

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION

Murielle Lesecque

COORDINATION DU DOSSIER

Paula Dumont

COORDINATION DE L'ICONOGRAPHIE

Julie Coppens

AUTEURS/COLLABORATION

RÉDACTIONNELLE

Werner Adriaenssens, Anne-Lise
Alleaume, Jean-Marc Basy, Amandine
Berry, Guy Conde-Reis, Françoise
Cordier, Thomas Deprez, Paula Dumont,
Jacqueline Guisset, Pascale Ingelaere,
Christophe Loir, Irène Amanti Lund,
Cristina Marchi, Marc Meganck, Griet
Meyfroots, Eric Min, Valérie Montens,
Marie Noble, Valérie Orban, Cecilia
Paredes, Christian Spapens, Septembre
Tiberghien, Véronique Van Bunnan,
Brigitte Vander Bruggen, Peter Van
Goethem

RELECTURE

Martine Maillard, Margaret Clarke
et le comité de rédaction

TRADUCTION

Gitracom, Ubiquis Belgium NV/SA

GRAPHISME

Polygraph'

CRÉATION DE LA MAQUETTE

The Crew communication sa

IMPRESSION

Graphius Brussels

DIFFUSION ET GESTION DES

ABONNEMENTS

Cindy De Brandt,
Brigitte Vander Bruggen
bpeb@urban.brussels

REMERCIEMENTS

Les familles Sergysels et Spanoghe,
Manon Brotcorne, Virginie Luel, Thierry
Mondelaers, Sandrine Tielemans,
Stéphane Vanreppelen

ÉDITEUR RESPONSABLE

Bety Waknine, directrice générale,
Urban.brussels (Service public régional
Bruxelles Urbanisme & Patrimoine)
Mont des Arts 10-13, 1000 Bruxelles

Les articles sont publiés sous la
responsabilité de leur auteur. Tout droit
de reproduction, traduction et adaptation
réservé.

CONTACT

Urban.brussels
Mont des Arts 10-13, 1000 Bruxelles
www.patrimoine.brussels
bpeb@urban.brussels

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Malgré tout le soin apporté à la
recherche des ayants droit, les éventuels
bénéficiaires n'ayant pas été contactés
sont priés de se manifester auprès
d'Urban.brussels.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

AVB – Archives de la Ville de Bruxelles
CIDEP – Centre d'information, de
documentation et d'étude du patrimoine
KIK-IRPA – Koninklijk Instituut voor het
Kunstpatrimonium / Institut royal du
Patrimoine artistique
MRAH Musées Royaux d'Art et Histoire
MRBAB – Musées royaux des Beaux-
Arts de Belgique
MVB - Musée de la Ville de Bruxelles
PBA - Palais des Beaux-Arts
STIB/MIVB - Société des Transports
Intercommunaux de Bruxelles/
Maatschappij voor Intercommunale
Vervoer te Brussel
WHI - War Heritage Institute

ISSN

2034-578X

DÉPÔT LÉGAL

D/2019/6860/013

*Dit tijdschrift verschijnt ook in het Nederlands
onder de titel "Erfgoed Brussel".*

Déjà paru dans Bruxelles Patrimoines

001 - Novembre 2011
Rentrée des classes

002 - Juin 2012
Porte de Hal

003-004 - Septembre 2012
L'art de construire

005 - Décembre 2012
L'hôtel Dewez

Hors série 2013
Le patrimoine écrit notre histoire

006-007 - Septembre 2013
Bruxelles, m'as-tu vu ?

008 - Novembre 2013
Architectures industrielles

009 - Décembre 2013
Parcs et jardins

010 - Avril 2014
Jean-Baptiste Dewin

011-012 - Septembre 2014
Histoire et mémoire

013 - Décembre 2014
Lieux de culte

014 - Avril 2015
La forêt de Soignes

015-016 - Septembre 2015
Ateliers, usines et bureaux

017 - Décembre 2015
Archéologie urbaine

018 - Avril 2016
Les hôtels communaux

019-020 - Septembre 2016
Recyclage des styles

021 - Décembre 2016
Victor Besme

022 - Avril 2017
Art nouveau

023-024 - Septembre 2017
Nature en ville

025 - Décembre 2017
Conservation en chantier

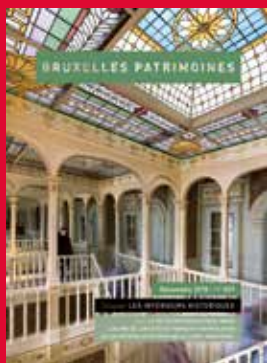
026-027 - Avril 2018
Les ateliers d'artistes

028 - Septembre 2018
Le Patrimoine c'est nous !

Derniers numéros



Hors-série - 2018
La restauration
d'un décor d'exception



029 - Décembre 2018
Les intérieurs historiques



030 - Avril 2019
Bétons



urban
.brussels

SUR BRUXELLES URBANISME ET PATRIMOINE
BSE BRUSSEL STEDENBOUW EN ERFGOED

15 €



ISBN 978-2-87584-181-0